

Liberté

Le règne du jour

André Belleau

Jeune poésie

Volume 9, numéro 4, juillet–août 1967

URI : id.erudit.org/iderudit/29621ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1967). *Le règne du jour*. *Liberté*, 9(4), 139–140.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1967

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

le règne du jour

On retrouve, dans *le Règne du jour*¹ de Pierre Perreault, Alexis de *Pour la suite du monde*. Et Léopold, son fils. Et aussi Grand-Louis. Mais la dimension ethnologique, sinon folklorique, de *Pour la suite du monde* a disparu. L'Île -aux-Coudres, lieu mythique, quoiqu'encore présente, est pour ainsi dire abolie. Et rempli d'anecdotes, le *Règne du jour* les transcende toutes... Car ce qu'il nous offre, ce n'est pas seulement une révélation très poignante, très vraie de *l'humain*, c'est chez le vieil Alexis, chez Marie, sa femme, quelque chose de profond et d'essentiel qui, au-delà de l'admiration et de l'affection qu'ils inspirent, fait que nous nous retrouvons en eux, avec le sentiment d'être des leurs, de leur famille, d'appartenir à leur race.

Cette participation véritable, Pierre Perrault réussit à la susciter en évitant la plupart des traits soi-disant typiques, clichés amuseurs, stéréotypes efficaces dans lesquels un peuple aime à se regarder. Moins beau plastiquement que *Pour la suite du monde*, à peu près dépourvu de belles images au sens usuel du terme, le *Règne du jour* va pourtant plus loin.

En 1966, Alexis et Marie Tremblay, paysans septuagénaires, allèrent en France visiter les lieux d'où les premiers Tremblay émigrèrent au Canada au dix-septième siècle. Voilà le prétexte du film. Nous suivons Alexis au hasard de ces retrouvailles. Ses rapports avec les Français, de Normandie ou de Bretagne sont étonnamment directs, allant droit au principal : travail, souvenirs, solidarité, — exempts de ces malentendus propres aux rencontres familiales France-Québec, cela malgré

(1) Long métrage de 16 mm., noir et blanc, 120 minutes, Office National du Film.

l'idée un peu cocardière, à la Botrel et à la Déroulède, qu'il se fait du pays de ses ancêtres.

Mais la révélation du film, au plan des personnages, c'est Marie. Bien sûr, elle partage avec Alexis une grande dignité et noblesse d'allure et de propos, mais par sa bonhomie, sa sagesse, sa façon toute simple d'accepter et d'aimer le temps présent, elle fait contrepoids à ce qu'il peut y avoir de refus terriblement obstiné, marqué de noires imprécations, dans le caractère d'Alexis, homme complexe s'il en fut. Sa fulgurante colère au sujet de l'horloge lève le voile sur des ressorts tragiques dont une autre vie et un autre contexte auraient pu voir la manifestation.

Pierre Perreault et Yves Leduc ont eu raison d'axer leur montage non pas sur une logique temporelle — le cours du voyage — mais sur le vécu du point de vue de la conscience même des personnages, c'est-à-dire l'ensemble mêlé des événements, des souvenirs, et des souvenirs des souvenirs, qui constituent ce qui reste d'une aventure humaine. Il faut dire que nulle part, le spectateur ne s'en trouve gêné.

Le résultat, c'est un film reposant tout entier sur le langage (la parole surtout et aussi le geste : quelle fierté, quelle allure quand Alexis va à la rencontre de la paysanne dans le champ de menhirs!), construit délibérément sur des significations, des contenus explicites. Le fait qu'il soit réussi donne à réfléchir, rappelle que le cinéma est multiple.

Pierre Perreault, dans ce film, ne fait pas mystère de ses choix personnels. Les visages, en gros plan, des hobereaux de la chasse à courre montrent assez à qui vont ses préférences. Cela ne se discute pas.

Il reste qu'après la projection, grâce à Alexis, à Marie, à Grand-Louis, à Léopold, on quitte la salle avec un sentiment de fierté. Et comme je le disais au début, ce sentiment se situe à un niveau que ne sauraient atteindre le folklore et l'anthropologie. L'Île-aux-Coudres, pendant deux heures, a cessé d'être le résidu culturel que l'on sait. Elle s'identifie à tout un peuple.

ANDRE BELLEAU